

# LES MANGEURS DE FEU

Quatrième Partie

## L'IDEE DE JOHN GILPING

Il comprit, au nombre de ses ennemis, que continuer la lutte serait folie pure, et, s'adressant à Gilping qui considérait cette scène avec une curiosité indifférente, tout en maugréant contre les indigènes qui étaient venus le troubler si malencontreusement dans ses fonctions gastronomiques :

—Woangow, lui dit-il, prenez votre carabine, faites un saut dans le bosquet de myalls qui est derrière vous, puis descendez la berge de la rivière et suivez le cours du Swan-River de toute la vitesse dont vous tenez à ne pas vous faire attacher au poteau du supplice... Moi, je vais me jeter sous bois pour faire diversion, et pendant qu'on me poursuivra, vous pourrez vous échapper. Je vous rejoindrai dès que j'aurai attiré ces lâches Ngotaks sur ma piste... Hâtez-vous, Woangow ! hâtez-vous ! Dans un instant, il ne sera plus temps.

Comme il finissait ces mots, l'Aigle-Noir s'élança droit devant lui dans le Buisson...

—Merci, mon brave Willigo ! merci, lui cria Gilping ; mais vos petites affaires ne me regardent pas, moi. Si vous avez un compte à régler avec ces affreux moricauds, eh bien, débattrez cela en famille ; mais ne me mêlez pas à vos histoires dont je n'ai que faire.

Mais Willigo ne s'était pas arrêté à l'écouter. Gilping n'avait pas prononcé dix paroles que le chef nagarnook avait déjà disparu.

Une clameur épouvantable avait répondu à cet acte audacieux, et une cinquantaine de Ngotaks, se détachant du groupe, se précipitèrent sur les traces du guerrier nagarnook.

—Cela promet une belle course ! dit Gilping, qui continuait à regarder cette scène en amateur, personne n'a manqué son départ ; mais je vous demande un peu pourquoi ce brave Willigo voulait-il me faire courir, le ventre creux ? Je suis Anglais, que diable ! et les indigènes se garderaient bien de molester un sujet britannique... Mais je ne vois pas pourquoi je ne continuerais point à déjeuner.

Tout en poursuivant son étrange soliloque, Gilping s'assit sans façon et étendit de nouveau sa main droite pour prendre le homard... Mais aussitôt les épouvantables hurlements recommencèrent de plus belle.

—Vous y tenez, fit Gilping, soit ! cela ne me gêne pas autrement. Et il attaqua bravement son crustacé.

Mais au même moment les Ngotaks se mirent à sauter par-dessus les buissons, avec un entrain égal.

Après le chant, la danse, murmura le prédicant, c'est complet !

Il n'eut pas le temps d'en dire plus long, les indigènes étaient sur lui. En moins de rien, il fut empoigné, couché sur le ventre, on lui ficela proprement les mains par derrière, puis on le releva, et à l'aide d'un nœud coulant passé au cou ou l'attacha à un arbre, de façon qu'au moindre mouvement il risquait de s'étrangler lui-même.

Il avait commencé par se débattre en criant :

Arrêtez, misérables, je suis citoyen anglais, et vous payerez cher votre audacieuse agression.

Mais voyant que les indigènes étaient restés absolument insensibles à ses protestations, il résolut d'aggraver leur tort par la dignité de son maintien.

Il demanda alors à parler au chef, et tout naturellement ne reçut pas de réponse.

—Bon ! fit-il, voilà maintenant qu'ils font semblant de ne pas comprendre l'anglais...

Cependant le malheureux Gilping faillit oublier toute prudence : les Ngotaks s'étaient approchés du festin improvisé, ils se passaient et repassaient les victuailles sous le nez, avec mille grimaces de satisfaction, un d'eux se hasarda à goûter au rosbeef, et poussant un petit grognement de satisfaction, avala le tout en deux bouchées ; ses camarades l'imitèrent, et en un instant il ne resta plus rien du lunch somptueux que le brave prédicant s'était préparé ; puis, ce fut le tour des liquides, la bière parut leur plaire médiocrement, mais le brandy réunit tous les suffrages. Quand il n'y eut plus rien ils se mirent à danser, en se frottant l'estomac pour témoigner de leur contentement.

Mis en goût par les délicieuses choses qu'ils venaient de manger, les Ngotaks coururent au wagon dans la pensée d'en trouver de semblables. La première caisse qu'ils défoncèrent contenait des préparations zoologiques ; elle était pleine de serpents et de lézards, merveilleusement empaillés, qui tombèrent en tas sur le sol. Les indigènes, à cette vue, poussèrent des cris affreux, et croyant à une œuvre de sorcellerie et de magie, s'éloignèrent avec effroi du wagon. Cet événement devait sauver non seulement la collection, mais encore une énorme quantité de munitons et d'approvisionnements de toute espèce.

Furieux d'être ainsi joués, les sauvages se rapprochèrent de Gilping avec des gestes menaçants.

—Attachez-le au poteau du supplice, fit le chef de la bande ; nous verrons comment un blanc sait mourir.

Mille cris suivis d'affreuses gambades accueillirent ces paroles, et Gilping fut immédiatement lié au tronc d'un arbre.

Tu vas mourir, lui dit le chef dans sa langue.

—Comprends pas, répondit Gilping ; allons ! assez de plaisanteries comme cela et parlons anglais, je ne demande pas mieux que de m'entendre à l'amiable.

—Chante ta chanson de mort, continua le chef. Et en parlant ainsi, il avait fait un geste de la main.

Gilping crut que l'indigène lui montrait sa clarinette, qu'il portait, selon son habitude, pendue à son cou dans son fourreau de cuir.

—Ah ! tu veux que je te joue un petit air, mon gaillard ; pas dégoûté, vraiment ! Allons ! je suis bon prince, délie-moi les mains et je m'exécute.

Et en disant cela il agitait les bras pour bien constater son impuissance.

Le chef crut qu'il ne voulait point chanter s'il n'avait pas les mains libres. On ne refuse rien à un guerrier qui va mourir, excepté de le détacher du poteau. D'un coup de son couteau en silex, il trancha les liens.

Gilping poussa un soupir de satisfaction.

—Je ne suis pas encore bien à mon aise, dit-il ; mais c'est toujours cela. Je vais vous jouer un petit air, et vous me rendrez la liberté, n'est-ce pas ?

Le chef eut un mouvement de tête qui signifiait :

—Nous attendons.

Gilping prit la chose pour une acceptation, et saisissant sa clarinette, débuta par une prélude vif et animé, qu'il fit suivre de brillantes variations sur la valse de *Robin des bois*.

Dès les premières notes, la scène changea avec la vitesse d'un décor à vue. C'était la première fois que les indigènes entendaient pareille musique, les artistes de leur tribu s'étant jusqu'à ce jour bornés à frapper en cadence deux cailloux l'un contre l'autre. Ce fut d'abord un ravissement inénarrable ; accroupis en rond autour de l'arbre, les Ngotaks se mirent à dodeliner de la tête en fermant les yeux, se laissant bercer par les flots d'harmonie que Gilping versait dans leurs oreilles. Quand les sons prirent le mouvement rapide et cadencé de la valse, ils se levèrent d'un bond et se mirent à danser, en poussant de sauvages harlements, à faire frémir les plus braves.

Tout à coup l'un d'eux, comme illuminé d'une idée subite, s'écria :

—Koboug poppa ! koboug poppa !

—Kobourg poppa ! répétèrent les autres en chœur ; et ils se précipitèrent aux pieds de Gilping, en se frottant le nez l'un près l'autre sur le cuir de ses souliers. Cela signifiait : c'est un kobourg blanc, c'est-à-dire un esprit familier.

Gilping était sauvé. Les naïfs indigènes le prenaient pour l'Esprit protecteur de la tribu des Ngotaks, descendu exprès de la lune pour venir faire le bonheur de ses enfants noirs.

On le détacha immédiatement, avec toutes les marques du plus profond respect.

Gilping, qui n'y comprenait rien tout d'abord, s'imagina qu'on venait seulement de reconnaître sa qualité d'Anglais.

—Bien ! mes amis, bien ! leur dit-il ; une erreur est excusable, veuillez laissez mes bottes tranquilles maintenant, mes amis, laissez-moi vous souhaiter le bonjour. Ah ! cependant, vous seriez on ne peut plus aimables si vous vouliez bien m'accompagner jusqu'au run du fermier Kirby, je ne connais pas le chemin et vous me rendriez un signalé service.

Et pendant que leur koroug parlait, les Ngotaks souriaient avec béatitude, se disant entre eux : "Voilà le langage que nos ancêtres parlent dans la lune."

Et de fait, ils s'imaginaient naïvement que l'honnête prédicant était tombé de cet astre pendant la nuit, et que Willigo s'en était emparé au profit des Nagarnopks. Quel triomphe pour eux que de ramener dans leurs grands villages un véritable koboug ! C'était bien à leur intention qu'il avait quitté le pays lunaire, il n'avait rien de Nagarnock dans le type ; plusieurs même, parmi les vieillards, se vantaient de le reconnaître. C'était, à n'en pas douter, le vieux chef Kattwagong, revenu exprès pour faire leur bonheur, après en avoir appris le secret sur la terre des ancêtres.

—C'est curieux comme les gaillards sont changés, se disait notre brave prédicant ; je les aime mieux comme cela, ils auront craint de soulever une question diplomatique avec l'Angleterre et d'être désavoués par leur gouvernement.

—Eh bien ! mes amis, leur dit-il à haute voix, vous allez, maintenant que vous êtes revenus à d'autres sentiments, me laisser déjeuner tranquille, car vous ne vous doutez pas que je suis à jeun, et vous ne renouvellez pas la farce de tout à l'heure. Puis, vous m'accompagnerez jusqu'au run du squatter Kirby, dont le chemin m'est inconnu, et nous nous quitterons dans les meilleures termes ; je vous promets même de ne pas faire de rapport sur l'incident du matin.

A tout ce que disait leur kobough, les Ngotaks répondaient en souriant et en se frottant le nez avec la paume de la main, ce qui est chez eux un signe suprême de satisfaction.

Gilping put donc installer sur l'herbe une seconde édition de son déjeu-